

Si-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 C
SIX MOIS..... 25 C
LE NUMERO..... 1 C
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordés aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
En face de l'Hôtel du Canal
Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XIV

LE ROMAN DE MADAME VESPUCE

—Nous verrons bien ! comme dit *Aleeste*, répond en souriant... Calmez donc votre émotion, chère indépendante... Vous êtes devant vos pairs. Si nous entendons la lecture de votre roman, ce n'est pas pour le juger, c'est parce que vous le désirez...

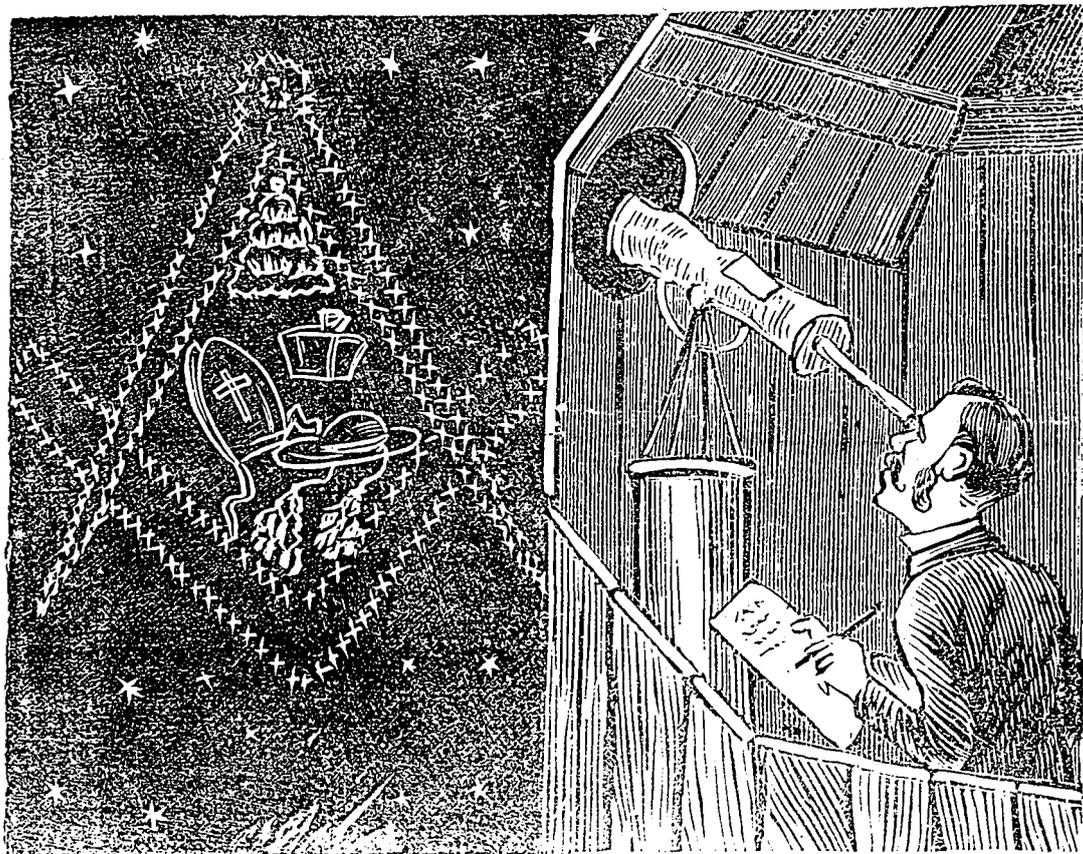
—Oh ! oui, je le désire, je recueillerais avec soin vos conseils, vos avis... je serai heureuse de les suivre...

—Est-ce qu'elle n'aura pas bientôt fini son avant-propos ?... dit tout bas madame Grassouillet à une de ses voisines.

—Elle tient à bien nous préparer ; il paraît que ce qu'elle va nous lire doit nous faire beaucoup d'effet !

—Méfions-nous, alors !

—Mesdames, je commence... Mon roman aura pour titre : *Les Déceptions d'un cœur trop sensible, ou les funestes effets de la jalousie, lorsque cette passion est poussée jusqu'à son*



A QUEBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

derrière période !...

—Brave ! superbe titre, dit madame Etoilé.

—Moi, je le trouve un peu long, dit madame Dutonneau.

—Il n'en fera que plus d'effet sur la couverture du livre.

—Il ne tiendra jamais sur la couverture, à moins de l'imprimer en très-petits caractères.

Pendant cette dissertation, madame Vespuce avait eu tout le temps de faire fondre le sucre dans son verre d'eau.

Lorsque la conversation est terminée, elle regarde autour d'elle si on l'écoute et, au lieu de lire, recommence un préambule : Mon héroïne est une jeune princesse, élevée par les soins d'une bonne paysanne qui pour toute fortune ne possédait qu'une vache, qui n'a jamais connu ses parents...

—Pardon : est-ce la vache ou

la princesse qui n'a jamais connu ses parents ?

—Ah ! madame Flambart, pouvez-vous m'adresser une telle question ?... Il est bien évident qu'il est question de la princesse...

—Mais non, vous avez emmêlé tout cela ensemble : moi, j'aime à être fixée sur mes personnages.

—Mon héroïne se nomme Fleur d'Acacia, et mon héros Coquelicot-bleu.

—Très-joli !... oh ! excessivement joli !...

—Voilà des noms ravissants !... —C'est ainsi que dans le monde on devrait appeler ses enfants.

—Assurément ; au lieu de Mario, Adèle ou Théodore, noms infiniment communs, est-ce qu'il ne serait pas cent fois plus agréable de dire : Viens m'embrasser, Fleur-d'Acacia ?... As-tu bien appris ta leçon, Coquelicot-bleu ?...

Est-ce que tu as mal au ventre, Bouton-de-Rose ? Et ainsi de suite.

—Il y aurait une foule de plantes à personifier.

—Ce serait tout un calendrier à refaire.

—Nous nous occuperons de cela plus tard, mesdames.

—Très-bien ; mais quand nous en serons sur le chapitre du calendrier, il ne faudra pas oublier de rallonger les mois, c'est fort important.

—Olympiade à raison ; des mois, de trente jours, ce n'est pas assez.

—Non, il faut qu'un mois ait au moins quarante jours.

—Oui, au moins, et il faut qu'il y en ait quinze dans l'année.

—Quinze dans l'année, ce n'est pas assez, mettons-en dix-huit. Vous comprenez que, de cette

façon, on vieillirait beaucoup moins vite !

—Naturellement ; une femme qui a aujourd'hui trente ans n'en aurait alors que vingt.

—C'est très-juste ; cette réforme sera une des premières à enregistrer dans notre nouveau code social.

—Mille pardons, chère madame Vespuce ! ce sont les jolis noms de vos héros qui nous ont fait vous interrompre. Nous ne dirons plus rien...

—Nous tâcherons, du moins.

—Poursuivez.

—Pour mon traître, mesdames, je n'ai rien trouvé de mieux que Raoul Barbarousse de Croquamort.

—Croquamort est déjà fort gentil, dit madame Etoilé.

—C'est un nom difficile à prononcer ; je crains, moi, qu'on ne dise souvent Croquemort !...

—Tant pis pour ceux ou celles qui ne savent pas lire ! Il ne faut pas s'occuper de ces petits détails. Ainsi, j'ai entendu quelqu'un lire, en société, un conte intitulé *le Merle blanc*. L'héroïne écrivait cet oiseau qu'elle chérissait, elle lui adressait les plus tendres discours, elle s'écriait à chaque instant : Viens à moi, joli merle ! merle ! merle !... Eh bien, le lecteur avait une si mauvaise prononciation que lorsqu'il lisait : Merle ! merle ! merle !... on croyait entendre tout autre chose. Cela faisait un effet désagréable : mais, pour cela, croyez-vous donc qu'un auteur doive changer les termes qu'il emploie en écrivant ? Non, vraiment ! on n'en finirait pas s'il fallait consulter le goût de chacun et craindre qu'en lisant on écorché le nom de ses personnages.

—Mille excuses, madame Vespuce ! Cette fois, il est bien convenu que nous ne vous interrompons plus.

—Alors, mesdames, je commence.

« Il est minuit, et tout dort dans la forêt vierge qui s'étend depuis les Alpes jusqu'au pied du mont Cenis... »

—Pardon... une simple observation : je ne crois pas que les Alpes s'étendent si avant que cela...

—Et puis, ce n'est point une forêt vierge ; depuis longtemps on traverse les Alpes. On y rencontre souvent des voyageurs, et toujours des ours...

—Mon Dieu, mesdames, si vous allez me chicaner pour si peu de chose ! comment voulez-vous que mon roman ait de la couleur, de la poésie... On dit : forêt vierge, parce que cela fait bien dans une description... Au reste, je m'étais trompée sur mon manuscrit, ce n'est pas dans les Alpes que nous sommes, mais dans une épaisse forêt de la Hongrie, dans les environs de Mongatz. Mon roman commence à l'époque où le fameux comte Tékéli... se battait contre les troupes de l'empereur d'Allemagne... Vous savez que maintenant, au théâtre, il faut de la musique pour réussir ; sans musique il n'y a plus de succès possible, tandis qu'avec un orchestre, du chant, du bruit, des roulades, enfin de la musique, ou quelque chose qui y ressemble, vous pouvez mettre en scène les âneries les plus grandes, les bêtises les plus ridicules. Tout cela passera parfaitement s'il y a un accompagnement dessous. Prenez les sujets les plus bizarres, mêlez des princes avec des garçons boulangers, des personnages du temps de Louis XIII avec des cocottes, des titis de cette époque ; faites une scène d'amour entre Aspasio et le duc de Richelieu ; mettez François Ier aux pieds de Sophie Arnould : tout cela passera si tous ces gens-là chantent, crient, font des roulades, des points d'orgue, et surtout s'ils terminent leur chœur final en dansant le cancan

—Oh la danse échevelée ! c'est toujours ce qui ravit, ce qui enlève le public... Vous ne vous figurez pas, mesdames, avec quelle impatience ce bon public, ce public si lettré, attend cette danse pour laquelle il ne manque jamais de demander *bis*, cette danse qui le met en pâmoison, qui l'enchanté, le bouleverse et le fait se tremousser en mesure sur les bancs de l'orchestre et du parterre ! Au premier jour, — on s'y attend, du reste, — le public, cédant à son entraînement, à son enthousiasme, ne pourra se contenir ; il sautera sur la scène, il envahira les planches, et, se mêlant aux acteurs, achèvera avec eux la danse bacchanale qui termine l'acte. Ah ! ce sera un bien beau jour pour l'art dramatique... et les gens de lettres l'attendent avec une vive impatience.

—Avez-vous fini, madame Etouilé ?

—J'ai fini, si on le désire, car j'aurais encore bien des choses à dire sur le revirement qui s'opère dans le théâtre ; je projette là-dessus un ouvrage qui sera piquant ; je l'intitulerai : *De l'influence de la pipe, de la bière, de l'absinthe et des cafés-concerts sur les amateurs de spectacles, et de plus...*

A Continuer.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 16 Juin 1883.

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

UNE SOCIÉTÉ D'INTEMPÉRANCE.

Il vient de se fonder à Montréal une société d'intempérance.

Ne croyez pas à un gigantesque canard, la nouvelle est absolument véridique ; plusieurs citoyens de la ville se sont émus de l'accroissement que prenaient les sociétés dites de tempérance et ont cru bon de réagir contre cet état de choses.

Et la meilleure preuve que nous pouvons donner c'est qu'hier dans la salle privée d'un *bar room* bien connu de la rue Notre-Dame a eu lieu la première réunion de cette utile société.

On y remarquait bon nombre des premiers citoyens de la ville, représentant toutes les classes dérangeantes et administratives. Chaque membre avait apporté dans sa poche un petit flacon de whisky ou de genièvre.

La présidence d'honneur a été donnée à l'unanimité à M. B... qui fort ému a prononcé ces quelques mots en prenant possession de son siège.

« Messieurs, j'ai travaillé quarante ans à me rougir le nez, mais je ne regrette ni le temps ni les dépenses ; car en me nommant président, vous rendez hommage à l'homme qui a bu le plus de whisky de toute la puissance. »

Après avoir pris un coup, l'assemblée a écouté l'orateur T. qui avec son talent bien connu a prononcé un grand discours dont nous extrayons les passages les plus saillants.

« Et d'abord s'est écrié l'orateur, quelle conduite plus magnanime et plus digne que celle d'un ivrogne ? pareil au soldat il brave tous les dangers ! Ne risque-t'il pas quand il est en brosse, de tomber à l'eau, d'être écrasé par une voiture, ou d'être ramassé par un policeman ? N'a-t'il pas à craindre les congestions, les attaques d'apoplexie. Les coups de sang ? Ne risque-t'il pas aussi qu'on lui chipe sa montre dans son gousset, ou que sa femme ne lui ferme la porte au nez quand il rentrera ? Eh bien l'ivrogne dédaigne ces dangers, ces inconvénients ; il n'en fait pas de cas ! et il marche bravement dans la voie qu'il s'est tracée. (Nombres

marques d'assentiment.)

Passant à un ordre d'idée plus élevée l'orateur ajoute :

« De quel droit venir dire à « L'homme tu ne boiras pas, » quand il est reconnu que le premier navigateur du monde, je veux dire Noé, fut aussi le premier buveur de l'humanité ; et pourtant Dieu lui confia le commandement difficile, d'un navire rempli d'animaux, et où il y avait une femme par dessus le marché ! »

L'orateur cite encore quelques faits excessivement curieux.

« J'ai connu, messieurs, un homme de grande intelligence et qui donnait les plus belles espérances, il faisait l'honneur du barreau de Montréal et était reçu dans la meilleure société. Un jour il s'avisa de se mettre dans une société de tempérance. Désormais tout lui craqua dans la main, ses facultés s'évanouirent, il devint ramolli. Et cet homme qui était taillé pour faire un ministre ou un juge est maintenant *aide cook* à bord d'un steam boat du St. Laurent. (Sensation prolongée.) »

Après des arguments et des exemples M. T... termine par cette émouvante péroraison.

« Oui, messieurs, notre société fera relever le niveau intellectuel du pays en lui infusant beaucoup d'esprit, et le jour bienheureux où tous les hommes seront en brosse dans les rues et où sans distinction de classe ils se taperont sur le ventre, ce jour là la fraternité universelle sera établie, et ce que les religions et les philosophes n'ont pu faire, le whisky et le gin le feront (applaudissements.) »

Un marchand en faillite de la rue St. Laurent a prononcé ces quelques mots qui ont vivement impressionné les membres. « J'étais, disait-il, dans un état de tristesse inouï à la suite de mes mauvaises affaires. Un de mes amis m'a conseillé de prendre du whisky avec du citron. Depuis ce temps je suis gai, ma tristesse est disparue, et je me fiche de mes créanciers encore plus qu'auparavant. »

On a dépouillé la correspondance qui était assez volumineuse. Nous signalons la lettre d'un habitant de Longueuil qui félicite les membres de leur initiative et leur dit :

« A la suite d'un coup de corne qu'une vache m'avait donné dans le ventre, je souffrais de coliques aiguës qui ne me laissaient aucun repos. J'avais le malheur en outre d'être d'un société de tempérance et d'avoir une femme qui me battait. Ma femme meurt et mon coup de corne se guérit. La société de tempérance fait de mauvaises affaires. Seules les coliques restent. J'enterre ma femme. On prend un coup en revenant, puis deux, puis trois, puis dix, enfin une brosse complète. Dès lors je fus guéri, je bois comme un trou et je ne me suis pas remarié. Je vous salue et aspire à l'honneur d'être membre de votre société. »

Divers travaux et rapports intéressants ont été lus, nous reparlerons du reste plus tard des résultats obtenus par cette nouvelle

association.

M'ORY.

LES TRIBUNAUX COMIQUES

AUTOUR D'UNE FAUSSE NATTE.

Saint Figaro, patron des perruquiers, aurais-tu jamais eu le trait de génie qui vient de conduire Stanislas Beaupertuis en police correctionnelle ?

Le prévenu est coiffeur, rue Rochechouart, à Paris, et compte, ou plutôt comptait, au nombre de ses clientes, une demoiselle à chignon jaune dont la renommée ne vaut pas la ceinture dorée. En effet, Mlle Lucie de Saint-Estèphe, de son vrai nom Françoise Lorient, est une beauté jadis capiteuse comme son nom de guerre, dont le visage soigneusement maquillé sourit au si bien au premier qu'au dernier venu.

La quarantième année a bien sonné l'heure de la retraite ; mais Mlle de Saint-Estèphe, dont les succès sont connus au bataillon des dames galantes, ne peut se faire à l'idée d'entrer dans le cadre de réserve. Aussi cette vénérable « vieille garde » consacrelle le plus clair de son revenu.

A réparer du temps l'irréparable outrage.

Ce qu'elle a fait gagner aux dentistes, parfumeurs, orthopédistes, corsetières, couturières, modistes, etc... est incalculable. Comment donc expliquer que Stanislas Beaupertuis, son coiffeur attiré, ait dû, pour se faire payer, avoir recours à d'indignes procédés ?

Nous allons le savoir, car l'huissier-audiencier appelle l'affaire « Saint-Estèphe contre Beaupertuis ».

Avec un grand frou-frou de juges, la demanderesse prend place au banc des plaideurs, répandant autour d'elle une odeur de musc et de patchouli tellement forte que les narines du groffier en frémissent, éperdues.

Stanislas Beaupertuis, le Léonard des petites dames, entre dans le prétoire, tout guilleret et distribuant de petits saluts à chacun des magistrats ; l'huissier et le greffier ont aussi leur part. Rarement prévenu eut tant d'a plomb. Stanislas Beaupertuis regardait sans sourciller le glaive de la justice. L'habitude du rasoir, probablement !

M. le président. — Vous vous prétendez victime d'une diffamation dont monsieur serait l'auteur. Veuillez exposer les faits de la cause.

Mademoiselle de Saint-Estèphe. — Mon Dieu ! cher monsieur...

M. le président, sévèrement. — Pardon, madame, réservez ce langage familial pour d'autres circonstances.

Beaupertuis, ironiquement. — Si on ne l'arrêtait pas, elle vous appellerait bientôt « son petit chien ! » (Rires.) Langage professionnel !

Cette sortie du prévenu souleva une hilarité que le président a grand-peine à calmer. Mlle de Saint-Estèphe s'agite, furieuse,

levant les yeux au plafond d'un air indigné. Beaupertuis, sévèrement rappelé à l'ordre, se tient immobile, un doigt sur les lèvres, dans l'attitude du dieu au silence.

Mlle de Saint-Estèphe. — Vous devez comprendre, messieurs les magistrats, que je ne me suis décidée à user du papier timbré qu'à la dernière extrémité. Monsieur avait l'honneur de me coiffer...

Beaupertuis. — L'honneur !

Mlle de Saint-Estèphe. — Honneur qui lui valait un fixe de 30 fr. par mois, sans compter les fournitures diverses.

Beaupertuis, avec volubilité. — Oui, pots de rouge, crayons pour les sourcils et les yeux, blancs gras, poudres de riz vermillon, pâtes épilatoires, postiches...

M. le président. — Arrêtez, prévenu, vous violez le secret professionnel.

Beaupertuis, ironiquement. — Oh ! madame n'a de secrets pour personne. Enfin, suffit, je n'en dévoile pas plus.

Mlle de Saint-Estèphe, dignement. — M. Beaupertuis oublie qu'un coiffeur est un confesseur. Je livre ses révélations au mépris public et je continue calme sous l'œil de la justice. (Très bien ! très bien ! dans l'audit.) Il y a deux mois environ, je commandai à monsieur une natte qui, naturellement, devait être assortie à la couleur de mes cheveux. Quelques jours, après, M. Beaupertuis m'apporte une horrible natte d'un rouge queue de bœuf. Si je refuse de l'accepter, vous le pensez bien. Monsieur insiste, me soutenant que la natte me va admirablement. Je persiste dans mon refus, et monsieur s'en va furieux, disant qu'il me gardera un chien de sa chienne, ce qui n'avait aucun rapport avec la chose en question. Aussi, je n'y pensais plus, lorsque la semaine suivante, la petite Mimi (se reprenant) pardon, madame de Vallombreuse, vient m'apprendre le tour abominable que m'avait joué monsieur. Il avait exposé la natte à la vitrine de sa boutique sous un globe...

Beaupertuis. — Et sur un coussin de velours.

Mlle de Saint-Estèphe. — Avec cette inscription en gros caractères :

CHEVEUX AYANT APPARTENU A MADMOISELLE LUCIE DE SAINT-ESTÈPHE GAGÉ D'AMOUR !!

Et, au-dessous, ces quatre vers :
Ces cheveux que l'amour a scal-
[pés sur ton front
Tu les donnas à ton coiffeur.

Sous ce globe, ô Lucie, toujours
[ils resteront
En souvenir de mon bonheur.

(Hilarité prolongée au sein du l'auditoire ; le tribunal lui-même est en proie à une douce à une douce gaieté.)

M. le président. — Tout cela est très bien...

Mlle de Saint-Estèphe, exaspérée. — Comment, très bien !

M. le président. — Non, c'est très mal évidemment, mais reste à savoir si c'est une diffamation.

Mlle de Saint-Estèphe. — Si c'en est une. Mais, monsieur, tout le quartier a défilé devant la boutique de l'infâme, à preuve même qu'il a

fallu faire venir des sergents de ville pour éviter que les curieux ne se bousculent. (Rires.) Je suis perdue de réputation. (Marques visibles d'incrédulité.)

M. le président. — Prévenu, tout cela est-il vrai ?

Beaupertuis (avec assurance.) Oui, M. le président, j'ai voulu placer mademoiselle entre le ridicule et les 200 francs qu'elle m'a donnés pour sa natte. Elle n'avait qu'à me payer et le scandale cessait. D'ailleurs, ça lui fait de la réclame, à mademoiselle, et ce n'est pas la diffamier, je suppose. que de lui adresser publiquement des vers flatteurs que vous savez.

Mlle de St-Esèphe. — Oui, parlez-en. Ils sont propres !

Beaupertuis, modestement. — Ils ne sont pas de moi, mais d'un client chauve qui s'est nourri de plus grands poètes. D'ailleurs, vous savez, si ça vous fait plaisir, j'en donne par-dessus le marché avec la natte : 200 francs le tout, c'est pas cher. Cheveux et poésie !

Le tribunal, après en avoir délibéré, considérant que les faits incriminés ne constituent pas le délit de diffamation, renvoie Beaupertuis des fins de la plainte, sans dépens.

— Eh ! va donc ! merlan d'quasous ! s'écrie peu noblement Mlle de Saint-Esèphe en sortant de l'audience.

Gageons que, malgré ce cri du cœur, sa grande colère est déjà tombée, et qu'elle a payé la rançon de la natte qui a si fortement ému le quartier Rochochouart.

Proverbes Français

On connaît les bonnes sources dans la sécheresse.

Et les bons amis dans la tristesse.

Il est moins honteux d'être trompé par ses amis, que de s'en méfier.

Bonne amitié vaut mieux que tout fortifiée.

Rien n'est si dangereux qu'un indiscret ami.

Mieux vaudrait un sage ennemi. Ancienneté a autorité.

Ancêtre paré ne laisse pas de braire.

Anneau trop étroit.

Ne le mets à ton doigt.

Ce que l'on acquiert méchamment.

On le dépense sottement.

Bien mal acquis ne profite jamais.

Qui s'acquiesce, s'enrichit.

L'admiration est fille de l'ignorance.

Les affaires se font à table.

Les affaires font les hommes.

Ceux qui n'ont pas d'affaires s'en font.

Les affaires sont ce qu'on les fait.

Qui a affaires à gons de bien se repose.

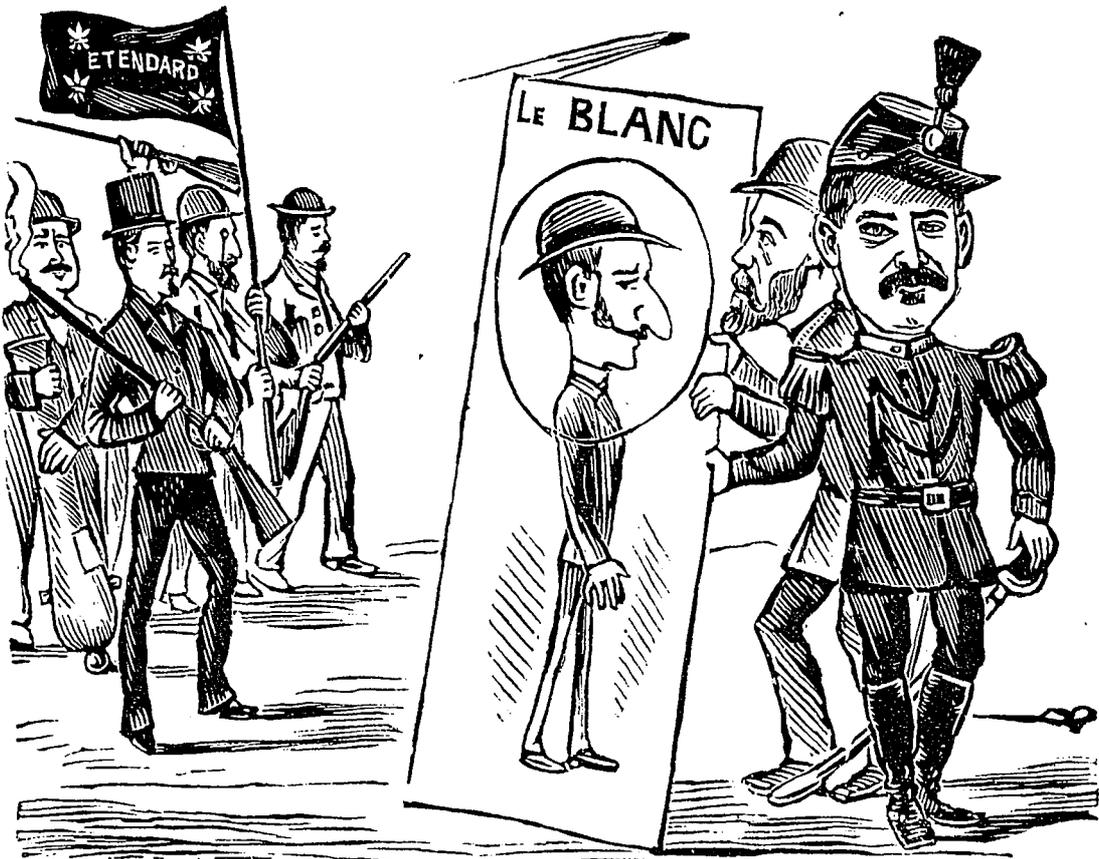
Affaire menée sans bruit.

Se fait avec plus de fruit.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Plus on pile d'ail, plus il sent mauvais.



A LAVAL.

ON VISE LE BLANC.

Messieurs les Bleus et les Rouges se sont réunis pour tirer à la cible. Sénéval et Ouimet (par derrière le blanc qu'ils soutiennent). — Faisons attention à nous. S'ils renversent le blanc nous sommes flambés. Bellerose, Bastion, Mercier, Beaubien espèrent faire des bull's eye.

On s'aime bien que quand on a plus besoin de se le dire.

Qui aime bien, châtie bien.

Pour gagner un homme, sachez ce qu'il aime.

Les battus paient l'amende.

Ce qui est amère à la bouche peut être doux au cœur.

Tout vient à point, à qui sait attendre.

Petit diner longuement attendu. N'est pas donné, mais chèrement vendu.

Qui s'attend à l'écuille d'autrui. Dino souvent par cœur.

Du cuir d'autrui, large courroie.

Chagrin d'autrui.

Ne touche qu'à demi.

L'avare crierait famine sur un tas de blé.

Avare pour le son, prodigue pour la farine.

Quand tous les déchés sont vieux.

Avarice est encore jeune.

BADINAGES.

En Amérique.

Dans une affaire de meurtre, un témoin dépose devant la cour de l'heure d'arrivée et de départ des bateaux qui vont de Milwaukee à Chicago.

— Le départ se fait-il régulièrement à sept heures ? lui demande un des jurés.

— Très régulièrement.

— Mange-t-on bien à bord ?

— Cela dépend.

— Pas de réponse évasive !

Le président, intervenant :

— Mais monsieur, vous entrez là dans des détails complètement inutiles...

— Pardon, monsieur le président, je dois faire ce voyage dans quelques jours et je profite de l'occasion pour me renseigner !

La récente reprise de *Norma*, au théâtre du Château d'eau, nous rappelle l'anecdote suivante que se plaisait à raconter M. Ampère. L'honorable académicien assistait à la première représentation de *Norma* au Théâtre-Italien.

Il applaudissait à tout rompre et s'impatientait de l'impassibilité d'un jeune homme placé à ses côtés.

— Mais, monsieur, finit par lui dire M. Ampère, cette musique ne vous électrise donc pas ?

— Assurément, monsieur...

— Mais, enfin, c'est admirable !

— Je suis bien loin de vous contredire.

— Oui, mais vous êtes froid.

— Naturellement. Je suis M. Bollini.

Tableau.

— Vous savez, Mademoiselle, que ce pauvre Gaston le ténor est décédé. Eh bien ! sa femme va, dit-on, prendre un autre époux.

— Ah ! le pauvre garçon, il vaut mieux pour lui d'être mort, cela lui a évité le chagrin de voir sa femme se remarier !

Dans l'étude d'un notaire de province :

Un jeune clerc, arrivé du matin, se voit servir à son déjeuner un œuf à la coque pour tout menu ; encore n'est-il pas d'une fraîcheur irréprochable.

Furieux, le clerc saisit l'œuf et le lance au plafond.

En ce moment le notaire fait son entrée dans son étude ; l'œuf jeté au plafond y a fait un large placard jaune qui tombe en longs filaments.

— Comment diable votre œuf se trouve-t-il là ? demande le notaire étonné.

— C'est, dit simplement le jeune

homme, que je l'ai laissé tomber !

Calino a une canne ornée d'une très-belle pomme en saxe. La canne est trop grande pour lui. Calino la rogne de la pomme.

Un ami. — Pourquoi ne l'as-tu pas rognée du bas ?

Calino. — Es-tu bête ! c'était du haut qu'elle me gênait !

Mlle V... possède un vieux petit chien chien fort désagréable qui est l'objet de toute son affection.

Hier, le vieux petit chien rentre, portant un biscuit dans la gueule.

Bien vite, Mlle V... lui arrache le gâteau, et le donnant à sa bonne :

— Prenez ce biscuit et jetez-le ; il pourrait être empoisonné.

Puis se ravisant :

— Au fait, non ; mettez-le dans votre poche, et vous le le donnerez au premier petit malheureux que rencontrerez dans la rue.

M. Allou se promène avec un client ; un ex-avoué, bien connu par ses élucubrations poétiques, aborde l'avocat et lui dit :

— Quand vous aurez fini avec monsieur, je vous demanderai un moment d'entretien.

Au bout de cinq minutes, M. Allou congédie son client, et court à l'ex-avoué, son intime :

— Que me veux-tu ? lui demande-t-il avec intérêt.

— Moi ? rien ! j'ai voulu te débarrasser d'un importun.

— Parfait ! répond M. Allou ; mais qui me débarrassera de toi maintenant ?

On plaide une affaire importante, la discussion est très-animée. Un des avocats, Méridional pur sang, à tout d'arguments, reproche à son adversaire son inexpérience :

— Sachez, jeune homme, s'écrie-t-il, que je suis à cheval sur le Code !

— Prenez garde alors, mon cher confrère, il faut se défier des bêtes que l'on ne connaît pas.

BAR A VENDRE

A vendre fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit.

S'adresser au No. 172 rue St. Laurent.

LA BONNE BOUCHE.

Si vous voulez économiser votre argent tout en ayant sur votre table les plus belles viandes des abattoirs, les primeurs des saisons, poisson frais, légumes charcuterie, etc., vous ne pouvez faire autrement que de donner vos commandes à l'étal privé de Charles Meunier, qui se contente toujours d'un profit raisonnable et fait une concurrence loyale aux grands marchés.

C'est au coin de la Côte St. Lambert et de la rue Craig.

PAILLE ! PAILLE !

Venant d'être reçu au magasin populaire de C. Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de FOUTRE LÉGERS, pullover pour la saison d'été.

Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez

C. ROBERT. Coin des rues St. Laurent et Vitré

JEU DE QUILLES.

Le jeu de quilles le plus magnifique de la Puissance est maintenant ouvert au public au No. 532 rue Craig, à quelques pas de la Côte St. Lambert.

Ce jeu a été construit avec des matériaux de première classe et les joueurs y trouvent tout le confort désirable. Liqueurs, vins fins, cigares de première qualité. Une visite est sollicitée.

J. Mc CARTHY. Propriétaire

RELIURE

A ceux qui ont des files de journaux, livres, etc., à faire relire ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction. 16 Juin.—ei.

FEUTRES, PULLOVERS

Venant d'être reçus de New-York un assortiment des plus complets et des plus variées de feutres, pullovers dans les derniers styles.

DÉFI

La maison populaire de C. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitré, défie par les présentes, n'importe quel chapelier de Montréal d'avoir aujourd'hui un plus beau stock que le sien. Prix toujours modérés.

L'AMOUR PAUVRE

Pour acheter ce bouquet, lui, pauvre diable amoureux de la belle comédienne, il avait supprimé pendant tout un mois le petit pain de son déjeuner au bureau, vendu son habit noir, vendu ses quelques livres, engagé au Mont-de-Piété le seul matelas de son lit de fer, emprunté à tous les camarades, absolument renoncé au potage et au dessert de ses dîners aux Quatre-Marmites de la rue Lamartine. Si maigre déjà, il en était arrivé, — à cause des nuits sans sommeil et des repas amoindris, — à être plus maigre encore. N'importe ! Il avait pu acheter le bouquet, — un bouquet de cent cinquante francs ! — On n'en fait pas de plus beau ! avait dit la marchande, — et le faire porter, — dix francs de plus ! — dans la loge de l'actrice, par la concierge du théâtre. A présent, les magnifiques roses, largement épanouies, pareilles à des bouches de belles géantes, fleurissaient près de l'adorée. Tous les soirs, depuis trois jours, il venait au théâtre, demandait s'il n'y avait une réponse. Ah ! c'est qu'il ne s'étant pas borné à envoyer des fleurs ; il avait mis sous les roses une lettre, — une lettre folle, éperdue, sincère, où s'exaspéraient tous ses désespoirs. Le premier soir, quand la concierge lui répondit : "Pas de réponse," il ne fut pas étonné. La belle jeune femme n'avait pas eu le temps d'écrire, même un mot. Le second soir, rien encore ! Rien encore le troisième ! Il s'éloigna, la tête basse, avec une envie de pleurer. Quoi ! elle n'avait pas eu pitié de lui ? Elle n'avait pas été émue par le récit de souffrances, par tant de dévotieuses prières ? Il demandait si peu, cependant ! quelques paroles : « Je vous plains, ou ne mourez pas. » Comme elle était cruelle pour lui, misérable. Il songeait, en remontant la rue des Martyrs, à sa chambre froide, au lit si dur toujours solitaire. Mais non, non elle devait être aussi bonne qu'elle était belle. Elle n'avait pas répondu aujourd'hui, elle répondrait de main. Certainement, elle lui écrirait. Deux ou trois lignes peut-être, miséricordieuses. Avec quelle reconnaissante tendresse il dévorerait de baisers la chère lettre parfumée. Oui, oui demain. Il ne fallait pas désespérer. Oh ! il ne regrettait pas du tout d'avoir vendu ses hardes, d'avoir emprunté, d'avoir eu faim, d'être si pauvre d'être si maigre, puisqu'il aurait grâce aux roses achetées, l'incomparable joie d'être consolé par elle ! Comme il allait traverser le boulevard extérieur, une bouquetière sortie d'une brasserie, une de ces femmes qui offrent aux tables des cafés, aux portières des fiacres, des fleurs revendues à bas prix par les concierges ou les habillouses des petits théâtres. Il poussa un cri ! Fané, frippé, triste son bouquet, il le reconnaissait, et il l'acheta, — le dernier franc ! — et, sous un verbeux, les mains tremblantes et les yeux pleins de larmes, il retrouva la lettre qu'elle

n'avait pas lue dans les roses qu'elle n'avait pas respirées !

CATULLE MENDES.

PRONOSTICS SUR LA TEMPERATURE.

Les observations suivantes sont tirées du *Bulletin de la Société protectrice des animaux* :

Avant la pluie.

Les hirondelles rasent la surface du sol.

Les lézards se cachent.

Les oiseaux lustrant leurs plumes.

Les mouches piquent fortement.

Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière.

Les poissons sautent hors de l'eau :

Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent.

Les bêtes à corne mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se ressemblent en troupeaux aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.

Les moutons quittent le pâturage avec regret.

Les chèvres choisissent les lieux habités.

Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent les oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les paons crient du haut des arbres.

Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses à terre ou dans les haies et poussent tous ensemble des cris incessants.

Les grenouilles coassent.

Les rouges-gorges s'approchent des habitations.

Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère.

Les fourmis transportent activement leurs œufs (coques).

Quand le temps va être beau.

Les tipules et les cousins volent le soir en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

Les signes suivants indiquent un vent prochain.

Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent féodés et se butent leur front.

Les porcs transportent de la paille dans la bouche, crient et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les oies essaient de voler ou d'étendre leurs ailes.

Les pigeons claquent fortement des ailes en volant.

Les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres afin de se nourrir des insectes qui s'abritent du côté opposé au vent.

Les pies se réunissent en petites volées et jasant entre elles.

Avant les orages.

La litorno chante fort et long temps.

Les hirondelles de mer quittent la côte pour pénétrer à l'intérieur des terres.

Les marsoins se réunissent en troupes qui pénètrent dans les rivières où s'approchent des côtes.

Les martinets s'éloignent des villes et voltigent au dessus des campagnes, en criant fortement.

Ajoutons quelques observations personnelles ;

Avant la pluie

Les marchands de parapluis se frottent les mains.

Les cochers de place redoublent d'insolence.

Quand le temps va se mettre au beau.

Les employés des ministères écrivent à leur chef de bureau qu'ils viennent de prendre médecine et ils prennent un train de banlieue.

Quant aux signes qui annoncent un vent prochain. J'aime mieux m'en tenir à ce qu'en a dit la Société protectrice des animaux.

RESTAURANT DU GRAND VATEL 26 RUE ST-JACQUES. Jos. RIENDEAU, prop.

Ce restaurant est passé aux mains de M. Riendeau, ex-propiétaire de l'hôtel St. James des Trois-Rivières. Spécialité de dîners sur commande Cuisine française et vins fins.

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre Dame, un splendide restaurant où il servira des lunches froids plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hotel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel. Propriétaire.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coquetuche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propiétaire du St. James à Trois Rivières, à pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible.

La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV. Le service est irréprochable.

Le Grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Ville-Marie, près de la rue St. Lambert.

MANUEL D'APICULTURE.

— 000 —

Nous venons de recevoir le "Manuel d'Apiculture" du Notaire L. H. Bellerose, de Durham Sud. Ce petit livre, contient tout ce qu'il faut savoir pour cultiver avantageusement les abeilles, et a 140 pages.

L'Apiculture est une industrie qui ne demande qu'à être connue pour être exploitée. Elle ne demande ni capital, ni travail excessif, et peu rapporter de très grands profits. Ce livre arrive à point pour la faire connaître comme elle le mérite.

En vente chez tous les libraires de la province au prix de 15 cts. l'exemplaire.

RESTAURANT ALICE. J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, les cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Rev.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats (Greffiers, etc.

- En Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billets de Concert
- Circulaires,
- Programmes,
- Catalogues,
- Factums,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Chèques, et
- LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25 Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenu par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR, Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tous nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU forgeron, ET SON EPOUSE, 4 Rue Perthuis Montréal, 9 avril 1881.